

ensemble, comme dans un tableau rétréci, toutes les vertus purement et simplement naturelles, et approchez-vous respectueusement de Dorothea, étudiez-la dans les détails monotones de sa vie, et vous trouverez en elle ces nobles qualités, relevées encore par les grâces de l'intelligence et de l'extérieur. Dorothea est, on le sent, l'idéal de la femme rêvé par George Eliot.

Jusqu'ici, nous n'avons eu que des éloges pour l'auteur. On nous permettra quelques mots de critique.

George Eliot, dont la plume sait si bien faire ressortir tous les bons et mauvais côtés du cœur humain, nous a semblé, dans cet ouvrage, avoir trop négligé les harmonies de la nature. Aussi, souvent ses tableaux n'ont point ce fond que l'œil du lecteur cherche toujours et sur lequel les personnages paraissent dans un relief plus tranché. Autant nous abhorrons les descriptions inutiles, autant nous aimons cette mise en scène sobre et calculée qui harmonise l'ensemble.

Nous avons appuyé sur le mot *nature*, en parlant de Dorothea. C'est que, de fait, George Eliot est essentiellement naturaliste dans ses tendances et dans ses vues. Dieu n'a pas plus de place dans ses romans qu'il n'en eut dans sa vie. Il est nommé, c'est tout ; mais nulle part il n'agit. Aussi n'est-on pas peu surpris d'entendre l'écrivain afficher la prétention de nous donner en Dorothea l'idéal de la perfection qu'une femme puisse atteindre dans notre siècle. Si George Eliot eût été catholique, elle eût vu que là où la nature s'arrête, la grâce commence, et que les saints ont devant les yeux de tout autres horizons. C'est pourquoi, comme les vrais grands hommes, ils ne sont point faits par les circonstances, mais ils plient les circonstances à leurs sublimes aspirations

VECCHIO.

SUPPLIQUE AU ROI DES FRANÇAIS,

Par Hippolyte Raynal. — Né dans le peuple, et condamné pour un vol qu'il n'avait point commis, (telle était son assertion,) H. Raynal s'associa à des voleurs de profession et fut envoyé au bagne. Plus tard, touché de repentir, il s'adressa à Béranger, qui obtint sa grâce.

Prince, dans les Etats confiés à tes soins,
Il est un réduit sombre où le repentir pleure,
Où l'année est un siècle et chaque instant une heure,
Où l'espoir entre peu, le repos encor moins.

Les flèches du remords y poursuivent le vice.
On veut suivre ses dards pressants comme l'éclair ;
Mais la captivité, croisant ses bras de fer,
Devant le seuil étroit se montre et dit : Justice ! . . .

Oh ! que la prairie, une plante ignorée,
Charmerait de regards en ce triste séjour !
Auprès d'elle, à genoux, on passerait le jour.
Une rose naissante y serait adorée

Prince, de cet abîme où ma jeunesse expire,
Mes longs cris de douleur s'élèvent jusqu'à toi ;
Apparais comme un ange entre le sort et moi ;
Brise à l'un son poignard, donne à l'autre un sourire . .

Fais ouvrir ma prison, Philippe, que j'en sorte,
Qu'un Lazare nouveau surgisse du cercueil !
Et, dussé-je de joie expirer sur le seuil,
Que mon dernier soupir franchisse au moins la porte !

PORTRAIT.

L'HOMME DU JOUR.

Le voyez-vous qui parade sur la rue Saint-Jacques, en son par-dessus bleu, très pâle ou plutôt gris. Il marche à toute vitesse, une fleur à la boutonnière, une canne à la main, derrière lui un tourbillon de poussière. Sans doute il sort du bureau de poste, il tient des papiers.

Vous vous hasardez à l'arrêter.

— Bonjour ! bonjour ! lui dites-vous. Comment es-tu ?

— Bonjour ! vous répond-il. Excuse-moi, je suis très pressé, je ne sais où porter la tête : il me faut aller ici, aller là

Enfin il commence à vous énumérer ses affaires qui, dans le fond, sont de bien peu d'importance.

Parlez-lui de ses voyages, de ses excursions, de ses chevaux, du *sport* en tout genre, du sexe même, oh ! alors il sera votre homme : à plus tard les affaires !

Vous ne tarderez pas à vous apercevoir que la vanité et la prétention sont les fondements de son caractère.

Si vous lui êtes supérieur, il se rendra familier avec vous ; il se fera important, si vous êtes son égal.

Il n'a aucune connaissance et il vous donnera des avis, fussiez-vous le plus grand savant ou le plus fier artiste.

Si, par charité, vous le touchez par un petit compliment flatteur, monsieur se gourmeta d'abord, puis penchant la tête d'un air de candeur, la balancera de droite à gauche et de gauche à droite *en signe négatif* ! — Continuez sur ce ton, et alors vous ne verrez plus que lui en ce monde. Pressez davantage, et vous vous apercevrez que lui sera entré en lui-même, son tout parti pour un monde meilleur !

J'ai rencontré dans un salon le même individu. S'il entendait quelqu'un parler bas, il y prêtait l'oreille, croyant que l'on discutait de lui. Si l'on parlait haut, il venait et ne tardait pas à changer le sujet. Il riait à haute voix en un temps silencieux et se taisait lorsqu'il s'agissait de rire, croyant que l'on se moquait de lui. Monsieur ne dansait pas par principes, bien qu'il déclarât à tous avoir étudié la danse plusieurs années sous tel professeur.

De même pour la musique, le chant et la déclamation : ignorant en tout, il savait donner certaines excuses peu valables et si souvent répétées par la jeunesse d'aujourd'hui.

Dans la conversation, notre jeune élégant, *sport* connu, modèle dernier, entretenait toutes les personnes qui s'avisèrent de lui parler de ses voyages, de ses écrits, de ses chevaux, de ses collections de tout genre et de toute espèce. Il leur disait avoir tout lu, tout vu et tout entendu, se faisant fort de les persuader. Il laissait échapper un petit mot de ses amours ; mais, par son petit air naïf, l'on voyait qu'il voulait être discret.

En un mot, il est *universel*, et personne n'a de peine à le croire. Malheureusement pour lui, il n'a pas hérité de son père un nom précédé d'un *de* et un certain revenu.

Sans personnalité, bien entendu.

Je termine, pour vous plaire ; seulement il en faudrait bien plus pour vous démontrer combien je souffre de voir souffrir ceux qui ont à supporter de telles gens.

GUSTAVE.